



HAL
open science

La paternité en question A propos d'un cas de paranoïa

Jean-Claude Quentel

► **To cite this version:**

Jean-Claude Quentel. La paternité en question A propos d'un cas de paranoïa. Tétralogiques, 1999.
halshs-01973498

HAL Id: halshs-01973498

<https://shs.hal.science/halshs-01973498>

Submitted on 16 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La paternité en question

A propos d'un cas de paranoïa

Jean-Claude QUENTEL*

Introduction

La théorie de la personne élaborée par Jean Gagnepain, analogiquement à celle du signe, de l'outil et de la norme, prend appui sur la clinique de la psychose, ainsi du reste que sur celle des perversions. Il s'agit de donner ici à la clinique, comme pour les autres plans que dégage la théorie de la médiation, un statut non pas thérapeutique, mais proprement expérimental. En l'occurrence, la pathologie démonte la complexité des processus psychiques en jeu. Le modèle de Jean Gagnepain s'inscrit sur ce point dans l'héritage de la tradition psycho-pathologique française héritée d'abord de Théodule Ribot, lequel voyait dans la pathologie le substitut spontané d'une expérimentation. Freud, par la suite, gardera cette idée centrale d'une explication du normal à partir de la pathologie - et non l'inverse - et il fondera ce que Jacques Schotte, en Belgique, a très pertinemment dénommé une «pathoanalyse», qui s'illustre particulièrement à travers le fameux principe du cristal¹.

En d'autres termes, la visée de Jean Gagnepain est d'abord explicative. Il s'agit de comprendre quels sont les processus en jeu dans ce qui fonde notre capacité à entrer en relation et à faire «lien social»,

* Professeur au département des Sciences du Langage de l'Université de Rennes 2.

¹ Cf. Nouvelles conférences..., p. 82-83. Freud reprend d'ailleurs à cet endroit l'idée majeure de Ribot selon laquelle la pathologie offre une forme de grossissement des phénomènes normaux. Il dépassera cependant la conception de Ribot qui conçoit d'une manière très évolutionniste la maladie comme une dissolution faisant apparaître les hiérarchies sous-jacentes.

pour reprendre une expression très à la mode. Et il ne suffit pas pour cela de théoriser, même d'une manière logiquement très cohérente; il faut pouvoir mettre à l'épreuve les hypothèses qu'on peut sur ce point, comme pour le reste, produire. Tenant compte de l'enseignement de Ribot et de Freud notamment, le créateur de la théorie de la médiation saisit dans la clinique, et plus précisément dans la pathologie, une expérimentation naturelle¹ : la clinique fait office de résistance. Ce n'est pas qu'il y ait à se désintéresser de la dimension thérapeutique qui retient de manière quasi exclusive la plupart de ceux qui se penchent sur ces questions. Il s'agit simplement de ne pas tout confondre, mais également de manifester une certaine prudence. Prudence quant à l'intervention², mais prudence également en ce qui concerne les hypothèses étiologiques³.

Aussi bien, la théorie de la personne élaborée dans le cadre de la médiation, prenant appui sur la clinique, distingue deux faces dans le processus dit d'institution qui caractérise le déterminisme de la personne: là où la première (l'instituant) rend compte de notre rapport à l'autre et donc de la parité, la seconde (l'institué) permet de saisir ce qu'il en est de notre relation à autrui et c'est là que nous retrouvons la question de la paternité. Précisément, la clinique de la psychose en démonte les processus, alors que c'est la clinique de la perversion qui permet d'explorer ceux de la parité. Qu'est-ce que la psychose nous permet de comprendre de ce que l'on appelle la paternité? En fait, Jean Gagnepain l'a depuis longtemps expliqué, aussi bien dans ses séminaires (notamment dans le fameux séminaire de l'année 1983-1984,

¹ C'est «le trouble du fonctionnement qui permet, grâce à l'examen, d'en séparer les processus», écrit Jean Gagnepain en introduction à son traité. La référence à la clinique permet dès lors de «n'imputer au système d'autres dissociations que celles qui sont pathologiquement vérifiables» (1990, p. 13).

² La clinique thérapeutique court toujours le risque d'être sous l'urgence du résultat. Surtout, elle se subordonne à des exigences de métier qui, pour être parfaitement compréhensibles, ne se fondent aucunement sur la même raison que l'explication. Celle-ci est strictement logique en son principe (tant qu'on ne parle pas en termes de doctrine), alors que l'intervention thérapeutique renvoie, quelle que soit l'idée que l'on s'en fait, à la dimension du social et de la gestion d'un trouble ou de simples difficultés existentielles.

³ Les mêmes craintes peuvent être formulées à ce niveau. On doit ainsi fortement s'interroger sur le fait que pour le psychologue clinicien, la «cause» du trouble se situe nécessairement au même niveau que là où se fonde son intervention, c'est-à-dire dans la relation. Ce n'est en aucun cas épouser un organicisme réducteur que de faire remarquer qu'un tel raisonnement, qui rabat la cause sur la dimension de l'altérité, traduit non seulement une approche unifondamentale, mais également un idéalisme (au sens philosophique du terme) aussi bien qu'un positivisme tenace. Ne serait-il pas nécessaire, en d'autres termes, que le psychologue clinicien interroge ce fantasme qui le fait résister massivement (au sens psychanalytique du terme) à toute autre hypothèse?

auquel il avait donné pour titre «les névroses et les psychoses» et qui est encore inédit à ce jour) que dans son traité intitulé *Du vouloir dire*.

Ce travail voudrait se donner comme objectif de faire parler le modèle de la médiation à partir d'un cas clinique de paranoïa. Il concerne un jeune homme suivi pendant quelques années dans le cadre d'un établissement d'éducation et de soin. Le cadre est donc thérapeutique et c'est en tant que psychologue clinicien que j'ai eu ici à intervenir. Pour autant, c'est la visée explicative que je privilégierai dans cet exposé. Les deux points de vue, explicatif et thérapeutique, ne peuvent être simultanés: lorsque le clinicien entreprend une action thérapeutique, il ne se situe pas dans le registre explicatif. En revanche, rien n'empêche, bien évidemment, de prendre par ailleurs un certain recul sur les phénomènes cliniques rencontrés et de chercher à produire une conceptualisation. Freud lui-même n'a cessé d'opérer ainsi, sans confondre les deux registres, pour élaborer la théorisation psychanalytique. Il va par conséquent s'agir d'essayer de faire ressortir le fonctionnement de ce jeune homme et de comprendre dès lors quels sont les processus qui sous-tendent ses relations à autrui.

Exposé du cas

1. Présentation générale

Conditions de son arrivée

Claude a 18 ans 1/2 lorsque je le rencontre pour la première fois dans le cadre de ce nouvel établissement dans lequel il arrive. Il a été orienté vers un I.M.Pro¹, non en raison de ses capacités, mais du fait de son peu d'efficacité qui l'a de bonne heure exclu du milieu scolaire et finalement conduit vers un établissement pour enfants et adolescents déficients mentaux. Je suivrai Claude cinq ans dans le cadre de l'établissement. Il bénéficie en effet des mesures transitoires concernant les adultes handicapés ne trouvant pas d'orientation.

Son histoire institutionnelle est déjà lourde. Dès l'âge de 5 ans, il a été placé dans un établissement spécialisé. Il connaîtra cinq placements différents avant d'arriver dans ce dernier établissement et l'on connaît mal les raisons qui ont motivé cette longue suite de placements. Le dernier s'est déroulé dans un établissement de type I.M.E. recevant des enfants et adolescents avec difficultés motrices et c'est le psychologue de cet établissement, que par ailleurs je connais très bien, qui effectue le

¹ Un I.M.Pro (institut médico-professionnel) reçoit des adolescents déficients mentaux. Il peut s'intégrer dans un ensemble plus large appelé I.M.E. (institut médico-éducatif) qui recevra également des enfants dans une section I.M.P. (institut médico-pédagogique). Depuis quelques années, de nouvelles appellations ont vu le jour: l'I.M.P. et l'I.M.Pro sont devenus respectivement S.E.E.S. (section d'éducation et d'enseignement spécialisés) et S.I.P.F.P. (section d'initiation et de première formation professionnelle).

lien avec nous.

Au point de vue familial, Claude a son père et sa mère; ils demeurent et travaillent tous deux dans la région proche de l'établissement. Ils ont néanmoins voulu un internat et dans les derniers placements, il en a été de même. Dès les premières grandes vacances, les parents demanderont à ne pas avoir leur fils avec eux alors que l'établissement ferme durant plus d'un mois et qu'ils savent qu'il ne lui est donc pas possible de le garder durant cette période. Ils avaient déjà effectué la même demande les années précédentes et sa réalisation avait alors été possible. Claude a, par ailleurs, une sœur, de quelques années sa cadette.

Éléments de la première enfance

De l'histoire de Claude, on retiendra d'abord qu'il est né à terme après un accouchement très long. Il a cependant crié immédiatement et n'a pas eu besoin de réanimation. Toutefois, à l'âge d'un mois il présente un syndrome d'hémiplégie après une héli-convulsion (état convulsif aigu). Il gardera de cet accident des séquelles héli-parétiques, mais également des crises épileptiques, prenant un aspect clonique et la forme d'absences. Depuis l'âge de 12 ans, cette épilepsie est médicalement stabilisée. Deux autres hospitalisations ont eu lieu dans la première année, mais nous n'en connaissons pas la raison précise.

Aujourd'hui, Claude présente donc une héliplégie gauche et marche en boitant: il attaque le sol à gauche par le bout du pied et pose le talon en un deuxième temps. Sa main gauche manque de force et sert surtout de membre assistant. Pour autant, ses difficultés motrices ne l'empêchent pas d'être intégré à un établissement qui n'est pas adapté pour recevoir des infirmes moteurs cérébraux ou de trop grands handicapés moteurs.

Relations avec ses parents

Claude se montre très attaché à sa mère, mais cette dernière se révèle très ambivalente à son égard. Elle tend à le plaindre, mais on peut dire qu'elle a fait le choix de préserver un équilibre familial difficile que Claude met en question lorsqu'il rentre à la maison. D'une manière générale, l'attitude de la mère et surtout celle du père ne laissent guère de place à Claude. Telle est en tout cas la conclusion à laquelle on parvient au moment où il intègre ce nouvel établissement, sans savoir s'il en a toujours été ainsi ou comment on en est arrivé là.

D'après certains éléments rapportés précédemment par les équipes qui ont eu affaire à Claude, le père n'a jamais joué un rôle paternel satisfaisant et il en est venu aujourd'hui à plus se situer en rival de son fils. Claude n'a quasiment plus de place chez lui et ceci se concrétise matériellement puisqu'il n'a pas de chambre et dort dans la salle à manger; lorsqu'il se rend au domicile familial, les heurts sont fréquents. Les parents que nous rencontrerons fort peu, malgré nos sollicitations, désirent leur tranquillité et craignent d'être envahis par Claude, sachant que son comportement n'est pas non plus facile. «Je ne

réponds pas de ce qui pourrait arriver», lâche ainsi le père à l'entrée de son fils dans l'établissement. Et d'ajouter: «c'est difficile de vivre avec ce gars-là depuis plusieurs années» (sic !).

Premières observations

À son arrivée dans l'établissement, Claude se montre d'emblée accaparant et très dépendant de l'adulte. Tous les membres de l'équipe y insistent. Voici ce que notent dès la première semaine les éducateurs auxquels il a affaire, tant en externat qu'en internat: il n'aime pas être contré; il veut dominer, mais on perçoit cependant son anxiété. Il présente par ailleurs un débit verbal très abondant, s'adressant en fait sans cesse à ceux qui l'accompagnent et notamment donc à l'adulte. Des thèmes reviennent fréquemment dans son discours. Quelques semaines plus tard, ces mêmes éducateurs soulignent, en réunion de synthèse, qu'il ne cesse de tenir des conversations et de donner son avis sur tout; il se prend pour le point de mire du groupe. Claude aime décider de tout et se vexe facilement dans la relation, n'admettant aucunement d'avoir tort. Il est nécessaire de lui fixer et de lui rappeler sans arrêt des limites. «Il faut absolument que nous restions les maîtres du jeu», indiquent les éducateurs, Claude le contestant constamment. Ils relèvent également un acte de violence: il en est venu à gifler des jeunes filles de son groupe. À la synthèse suivante, trois mois plus tard, il sera précisé qu'«il veut être aimé de tout le monde, mais fait tout pour ne pas l'être». Il faut qu'on le reconnaisse, mais il est en même temps impératif de lui donner des limites. Car il saisit fort bien la faille possible chez chacun des adultes qui l'entourent et il en profite aussitôt. Par ailleurs, les membres de l'équipe insistent déjà sur un point que nous reprendrons plus loin: Claude ne semble exister qu'à travers des personnages.

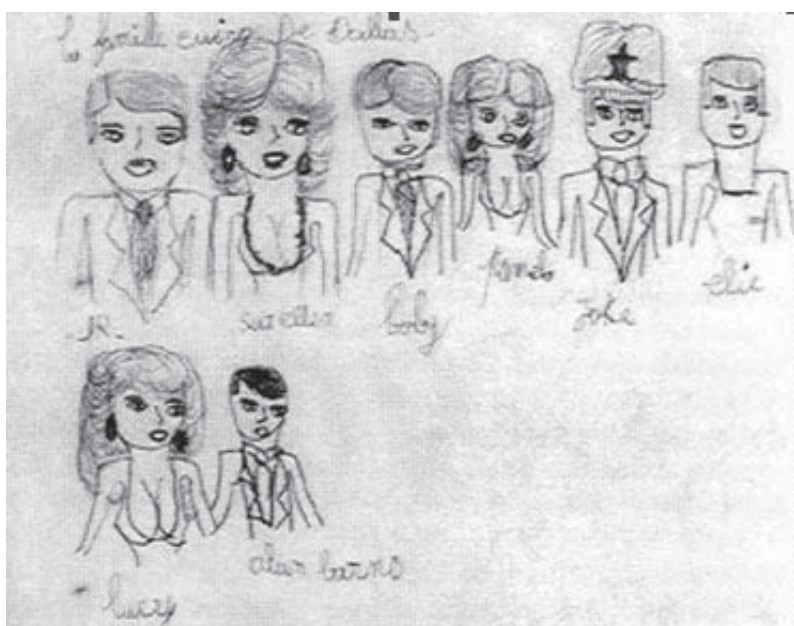
2. Éléments cliniques

Première rencontre

Lorsque je rencontre Claude pour la première fois, il paraît très sûr de lui. Après que je me sois présenté à lui, il me déclare d'emblée: «les psychologues, moi j'aime pas ça... Ils foutent la merde partout... Ils savent pas ce qu'ils disent». En même temps, le fait que je sois psychologue semble aussitôt lui permettre d'entrer dans une relation particulière: il a été pris en charge régulièrement par le collègue de l'établissement précédent. Il joue cependant d'emblée le personnage agressif qui ne me reconnaît pas. Il donne l'impression générale de se poser comme le «nombril du monde». Fréquemment, il anticipe sur mon éventuel propos; ainsi: «tu vas me demander si c'est bien ici. Ici, c'est bien, m'en demande pas plus!». Mais lorsque j'essaie de le faire parler de sa famille, je déclenche en revanche un discours abondant... Il s'exprime alors sans réticence et sans attendre mes réactions.

Voici à peu près le scénario qu'il me livre: son père et sa mère ne s'arangent pas du tout. Son père, «c'est un vrai con... il est pas marrant». Il fait souffrir sa mère dans la mesure où c'est un homme autoritaire, opprimant son épouse. Claude le décrit comme violent, battant sa mère. Ils vont divorcer, ajoute-t-il ; ce serait la meilleure solution. Mais il n'est pas question que sa mère se remarie, ni qu'elle connaisse un autre homme. Elle sera pour lui: «je la prendrai dans une maison à côté de chez moi», mais il ajoute qu'il n'est pas question de se marier. Ensuite, il enchaîne sur des thèmes de mort et de meurtre. Il prétend vivre dans la crainte d'une issue fatale au désaccord de ses parents. D'où la volonté de protéger sa mère et de la garder.

Ce qui me frappe tout au long de son histoire, c'est l'absence apparente d'affects. Plus exactement, les affects sont comme détachés des propos qu'il tient. Je relève cependant une inquiétude qu'il formule ainsi: «tel père, tel fils», comme le dit le proverbe, et il tient effectivement de son père, bien qu'il désirerait qu'il n'en soit rien; d'ailleurs sa mère le lui dit. Il y aurait donc comme un côté étranger, «mauvais», en lui qu'il ne maîtriserait pas. Dès notre première rencontre, Claude me dira son attrait pour les feuilletons télévisés américains en vogue et notamment pour «Dallas», dont il me dessinera rapidement le ranch ainsi que les deux personnages principaux.



La famille Ewing du feuilleton « Dallas », dessinée par Claude

Une famille d'adoption

Les rencontres suivantes mettront en scène ce fameux feuilleton de Dallas. Claude vit intensément les aléas de ce clan familial; il semble par moments en participer véritablement. Il refuse «J.R.» (le frère

dominateur et pervers), l'identifiant plus ou moins à son propre père. En revanche, il épouse de rôle de «Bobby» (l'autre frère, droit et bon, agréable dans la relation). Le week-end, chez lui, il reprend ce feuilleton et le réécrit à sa façon en bandes dessinées. On le verra rapidement s'adonner au même passe-temps le soir, à l'internat. Lors de certaines séances, il dit son inquiétude par rapport à l'ambiance familiale et sa haine du père, avant de passer brusquement à Dallas et de ne plus en sortir. Il peut lui arriver aussi de vouloir réaliser une pièce de théâtre en attribuant à ses camarades les divers rôles des personnages de Dallas. Il peut endosser également le rôle de «l'affreux» J.R.: «tout le monde m'en voudra, souligne-t-il ; comme je me fais engueuler partout...» .



Sue Ellen, un des personnages du feuilleton

Le rôle de Bobby, celui qu'il voudrait être, il le laisse alors à un de ses meilleurs camarades de l'établissement, qu'il considère comme son double.

Le côté tour à tour revendiquant et persécuté apparaît fréquemment, dans le bureau comme à l'extérieur. Claude peut se montrer très agressif. À certains moments, il pensera faire ce qu'il faut pour être renvoyé de l'établissement et se retrouver donc dans la position de l'exclu que personne n'aime. Il cherchera aussi à provoquer des situations de ce type dans le bureau. Il se confirme, par ailleurs, qu'il a parfois un rapport violent aux femmes, non seulement aux filles de son âge (assez facilement saisies comme des «salopes»), mais également aux éducatrices. De lui-même, il parviendra cependant à faire avec moi le lien entre le comportement qu'il peut avoir à ces moments-là et celui de son père envers sa mère.

Un chanteur populaire

Un peu plus tard, alors que j'aurai proposé à Claude des entretiens réguliers dont il aura accepté le principe, va surgir un autre thème, tant dans le bureau que dans l'établissement en général. Ce thème concerne le chanteur Claude François, mort quelques années auparavant et dont l'anniversaire de la mort est relativement proche. Il le lie d'abord à des idées de suicide. «Tu sais, m'explique-t-il, j'ai beaucoup

pleuré à sa mort». Il revient sur cette mort qu'il a apprise à la radio. Ça lui a fait un choc, précise-t-il.

Le lendemain, il aurait eu lui-même un accident de vélo, alors qu'il pensait précisément à Claude François. Depuis, il est devenu «incontrôlable». La mort du chanteur lui a fait «un coup au cœur» et depuis cet accident, il est «sur les nerfs». Et d'ajouter: «je ne serai plus comme avant»... Dans le contexte de l'entretien, j'aurai à lui proposer à un moment l'interprétation suivante, dès lors qu'il fait un rapport entre son propre prénom et celui du chanteur et que, par ailleurs, hémiparalysique, la moitié de lui-même est «morte»: «c'est comme si une partie de toi-même est morte»¹. «Exactement!», répond-il aussitôt avec la force de la conviction.



Claude François

Mort et méchanceté

Claude François n'est pas réellement mort, me soutiendra Claude à d'autres moments et Johnny Halliday le «pille» actuellement. Et il réinterprète également sa mort à travers un propos persécutif: «on voulait le tuer ... il s'est tué». Il dira à certains moments vouloir se tuer comme le chanteur: «je me suis dit: si j'en faisais autant que lui!... Je voulais me tuer moi-même» (on soulignera ce «moi-même» redondant et un peu étonnant). Autre élément qu'il fournit en lien avec cette disparition du chanteur et ce que cela a entraîné chez lui: «depuis, je joue au con». Et presque dans la suite: «je joue au con avec mon père... Je n'aime que ma mère en ce moment... Ma mère, elle aimait bien Claude François». «Je deviens con», insiste-t-il ; et de préciser: «jamais avec les enfants, mais avec les adultes». «Tout le monde le dit: qu'est-ce que Claude peut être patient avec les gosses !». Le propos est logique: «je suis devenu méchant. j'étais sympa avant, mais depuis qu'il est mort...». «Pas avec toi, me confiera-t-il: je sais m'expliquer pourquoi je suis comme ça» (c'est-à-dire à la fois la raison qui fait qu'il n'est pas «méchant» avec moi et celle qui rend compte de son comportement actuel). Parfois, il demande à ce qu'on le protège: il faut l'écarter, le soigner «dans une maison» (du type maison de repos), parce qu'il ne peut rien par lui-même à cette méchanceté qui lui est

¹ Je serai effectivement amené à lui dire «est» et non «était», car ce qu'il livre de lui-même à ce moment-là ne peut se traduire par un simple imparfait: c'est véritablement actuel.

LA PATERNITÉ EN QUESTION

advenue là. Il manifeste une certaine peur de ses actes et fait preuve à l'occasion d'un sentiment de culpabilité: il y a une partie mauvaise en lui et il faut la neutraliser avant qu'elle ne fasse des dégâts, voire qu'elle ne tue.

Soi-même comme un autre

Le prénom Claude, partagé avec le chanteur, constitue donc un élément très important. «Quand j'ai su qu'il y avait des autres Claude sur terre, je me suis dit ouf! Est-ce qu'il y en a d'autres? Y en a qui pourraient confondre». C'est donc en partie rassurant, mais pour une autre part très inquiétant. Claude en viendra aussi à associer mon propre prénom au sien et à celui du chanteur. Je m'entendrai ainsi dire, entre autres énoncés à ce sujet: «si tu remplaçais Claude François, je dirais rien». Certes, le propos est interprétable, mais si on ne le tient pas comme l'expression d'un phénomène de transfert, il conviendra de se demander très sérieusement ce qu'est un transfert et à quels critères on le reconnaît! D'autant que l'épisode suivant, dans la même



«Dieu» Claude François

séance, semble particulièrement éclairant: alors qu'il a dessiné un portrait de Claude François, il ajoute la date de sa mort (le jour et le mois seulement), me le dédie avec un «pour Jean-Claude» et enfin écrit dans le haut du dessin, en majuscules, «DIEU CLAUDE FRANÇOIS». Et ces mots, il me les lit alors: «adieu Claude François». Lorsque je lui fait remarquer qu'il a écrit autre chose et qu'il s'aperçoit de son erreur, il a une réaction agressive et le propos se déplace vers Dieu (par ailleurs, il gomme totalement «Dieu» pour le remplacer par «adieu»). Il explique qu'il croit en Dieu («je te cachais ça... C'est la vérité»), ainsi que sa sœur, mais que leurs parents leur interdisent d'y croire.

Quand je lui ferai également remarquer, à propos du prénom, qu'un autre éducateur de l'établissement a le même, il réagira en disant que ce n'est pas pareil: il y a ceux qui valent pour lui et ceux qui ne valent pas, en tout cas de la même façon. «Il ne sait pas la vérité sur moi. Toi, tu la sais». Il énumérera néanmoins les Claude qu'il fréquente et en trouvera un dans sa propre famille, un oncle avec le même patronyme. Il en viendra ensuite à poser le problème des imitateurs professionnels et de leurs liens personnels à Claude François.

Les rapports de filiation

L'appel à l'oncle qui porte le même patronyme l'amènera dans les séances suivantes à affirmer qu'il ne se reconnaît pas dans ce nom, qui est celui de son père. «Je suis, dit-il, un de x», à savoir telle ville d'une autre région de la France, dont sa mère serait originaire. Et au moment où il veut répéter: «je suis pas un...», il formule magnifiquement: «je suis pas un Ewing», Ewing étant en l'occurrence le patronyme des personnages centraux du feuilleton Dallas. Il se reprend aussitôt: «j'ai failli dire un Ewing!». Or il l'a bel et bien dit! Il monte alors, dans la suite, une histoire de rapt qui concernerait un garçon plus jeune de l'établissement qu'il prétend protéger et qui représenterait, dit-il, l'enfant qu'il était. À propos de son prénom, à nouveau, Claude se dit également obsédé, à la même époque et à certains moments, la nuit, par le personnage de Claude François; ça le «rend fou». Il est en fait comme possédé. Il tracera par ailleurs un projet d'avenir élaboré: il tiendrait un centre pour enfants, «du genre A.P.F.» (association des paralysés de France). Il serait là dans une position médiane entre éducateur et père; la fonction de directeur, il la partagerait «avec quelqu'un d'autre». Dans ce centre, dont il trace minutieusement les plans, ce serait «la liberté». Il serait fait «pour ceux qui n'ont pas connu leurs parents» et «pour ceux qui veulent un enfant» (et qui ne peuvent en avoir). Il conçoit ce centre comme une véritable forteresse par rapport à l'extérieur, avec un système complexe de sas et d'hygiaphones. Il s'agit en fait d'opérer une sorte de «sélection des parents».

Une assistance sociale vigilante

Ultérieurement, il viendra en séance avec l'ébauche qu'il a réalisée d'un feuilleton passant à nouveau à cette époque à la télévision. Il a fait participer plusieurs éducateurs, sur le temps de l'internat, à sa construction. Ce feuilleton télévisé nouveau (dans ses propos), c'est «Pause-café», une histoire d'assistante sociale, jouée par une actrice connue, dans le cadre d'un établissement scolaire. Il épouse le rôle du personnage central de Pause-café. Après les membres de la famille Dallas et le chanteur Claude François, voici donc un nouveau personnage dont Claude endosse en quelque sorte la personnalité. C'est toutefois la première fois, dans le cadre des séances et de l'établissement en général, qu'il évoque un personnage féminin. Ce point ne semble pas lui faire véritablement problème. Il est vrai que la fonction lui convient tout à fait, puisqu'il s'agit d'aider autrui, de le guider plus exactement, et qu'en l'occurrence il ne s'agit pas d'adultes. Le thème de l'enfant devient en fait de plus en plus prégnant dans les propos de Claude. La génitalité, c'est-à-dire le fait de produire un enfant, le travaille beaucoup. Mais c'est aussitôt pour ajouter qu'il faut prendre ses responsabilités à tout prix vis-à-vis de cet enfant et s'occuper de lui. Il ne cesse de critiquer les pères qui abandonnent leur enfant et lorsque je lui fais remarquer qu'il est aussi en train de parler de son propre père et de lui-même, il acquiesce. Claude soupçonnera, à la même époque, son

père de «regarder sa mère autrement» et de vouloir lui faire à nouveau un enfant.

L'étranger et les langues

Suivent un certain nombre de séances durant lesquelles Claude affirme vouloir partir vivre à l'étranger. Il parlait déjà, auparavant, de partir loin du domicile familial et de rompre avec la famille. Partir à l'étranger, à présent, lui permettrait, dit-il, de changer de nom. En fait, c'est encore sur le prénom qu'il s'appesantit d'abord: il y a trop de Claude en France. Ensuite, ce projet d'un départ à l'étranger lui permettrait de travailler plus et d'avoir un grand logement. Ce thème de l'étranger le conduira aussi à tenir nombre de propos sur la langue étrangère. «Je ne parle plus comme avant», soutiendra-t-il lors d'une séance. Il se serait découvert du sang italien dans les veines (par une personne de sa famille «qui habitait tout près» - de l'Italie -, mais aussi par son père). «Je passe pour un étranger parfois», en ville par exemple. Au-delà de la seule langue, c'est en quelque sorte un style qu'il cherche, au sens courant du terme: il s'agit de se faire italien, mais aussi bien américain. En bref, d'endosser une autre personnalité et de se faire par là même étranger à soi-même. Ce que je reformule à Claude qui renchérit sur le côté mauvais de lui-même qui lui fait problème. Mais c'est l'anglais qui le retient à d'autres moments. Il peut venir en séance en imitant un accent anglais prononcé. Tout ceci avec pour support le fantasme suivant: «ma mère aurait rencontré un anglais auparavant». Il serait né de cette union. Nous sommes en plein roman familial, pour reprendre l'expression de Freud: «j'ai une autre mère... on essaie de me cacher la vérité», soutiendra-t-il également. Et il apparaît surtout dans son discours que les termes de père et de fils sont parfois confondus, de telle sorte qu'on ne parvient plus à saisir, à certains moments, dans ses propos qui est le père et qui est le fils.

Discussion

1. Questions préliminaires

Névrose ou psychose?

La première question que nous nous poserons est celle du diagnostic clinique. S'agit-il bien d'un cas de paranoïa et sur quels éléments peut-on établir un tel diagnostic? Il est certain qu'à bien des moments, on relève dans l'exposé de ce cas des éléments que l'on retrouverait dans une structure névrotique. Ainsi, la propension de Claude à s'emparer de feuilletons ou de films et à opérer des récits imaginaires pourrait tout aussi bien être rapportée à une fabulation (névrotique) qu'à un délire (psychotique). Il élabore incontestablement des scénarios qui prennent appui sur une fantasmatisation importante. À certains moments, il produit un véritable «roman familial», proche de ceux qu'on peut trouver chez certains névrosés: il modifie imaginativement ses liens avec ses parents, avançant par exemple que son père n'est pas son géniteur ou bien il fait état d'un changement de mère ou d'un

rapt d'enfant. On sait cependant que si de tels fantasmes se retrouvent chez les névrosés, ils existent également dans les délires paranoïaques et que c'est du reste là que Freud les débusque tout d'abord¹.

En outre, l'un des traits importants de la personnalité de Claude que nous allons devoir travailler particulièrement, à savoir cette sorte d'éclatement en personnages différents, se retrouve tout aussi bien dans certaines fabulations hystériques pour lesquelles les cliniciens ont précisément été amenés à parler de «délire hystérique» et à bien faire, dès lors, le départ entre le type de fonctionnement qu'elles supposent et celui que traduit une structure psychotique². Le syndrome des personnalités multiples qui a fait l'objet de nombreuses publications, depuis la fin du siècle dernier, serait rapportable à une structure hystérique. Le phénomène d'éclatement de la personnalité ne s'y réduit cependant pas: la question est de savoir quels sont les processus qui rendent compte du phénomène observé. S'agit-il en l'occurrence d'un morcellement de la personnalité de type hystérique ou d'une «dissociation» rapportable à une structure psychotique? Le phénomène, comme c'est toujours le cas dans la clinique, ne nous livre aucunement en lui-même la nature du trouble dont il est l'expression; pour lui conférer une valeur, il faut le mettre en rapport avec d'autres phénomènes observables.

Hypothèse diagnostique

Nous soutiendrons donc qu'il s'agit d'un cas de paranoïa, chez un jeune homme; nous dirons cependant que le trouble n'est pas chez lui «figé», au sens où il laisse prise à une certaine intervention et où des processus compensatoires peuvent intervenir dans un sens qui permet une relative stabilisation des symptômes. Avant d'argumenter plus sur ce cas, il nous faut retracer les grandes lignes de la théorisation que propose la médiation. Ensuite, nous pourrons y revenir plus directement. L'exposition sommaire du modèle de la personne se fera ici en partie en confrontation avec le modèle lacanien, qui, sur la question de la psychose - et notamment de la paranoïa -, constitue indéniablement le

¹ Le 25 mai 1897, Freud écrit ainsi à Fliess: «le roman suivant lequel le sujet se croit un étranger dans sa famille (dans la paranoïa) est partout présent et sert à rendre cette famille illégitime» (1969, p. 182, Manuscrit M. - Ernst Kris ajoute en note à l'édition de ces lettres que le roman familial constitue précisément pour Freud, à cette époque, «un indice de paranoïa»). Chez le paranoïaque, le roman familial s'articule en fait au délire. C'est le fait de se vivre comme «étranger dans sa famille», ainsi que le souligne Freud, qui est alors déterminant. Piera Aulagnier faisait par ailleurs remarquer que, du point de vue des processus, le délire tient précisément le rôle du roman familial dans la névrose (1975, p. 262). Plus exactement, le roman familial ne s'organise dans la névrose qu'à partir de la seule fabulation. C'est donc la fabulation qui, dans la névrose, tient le rôle du délire, et inversement.

² Jean-Claude Maleval y insiste particulièrement dans son ouvrage intitulé *Folies hystériques et psychoses dissociatives* (1981).

modèle le plus élaboré jusqu'ici, en même temps que celui qui règle le plus fréquemment les réflexions comme les interventions des cliniciens.

2. Le modèle de la personne et la question de la psychose

La personne et son fonctionnement dialectique

La théorie de la médiation conçoit la psychose, et donc entre autres la paranoïa, comme un dysfonctionnement de la dialectique de la personne. Tous les cliniciens s'accordent à dire que dans le cas de la psychose quelque chose défaille dans le registre de l'altérité. Le psychotique a, autrement dit, un mode d'appréhension très particulier de la dimension de l'autrui: elle lui fait problème et cette difficulté qu'il éprouve dans la relation est directement corrélative d'une mise en question touchant à son être même. Jusque là, la théorie de la médiation s'inscrit dans le même type d'analyse. Elle souscrit également à sa façon à l'affirmation selon laquelle c'est en fin de compte la psychose qui nous oblige à saisir que nous ne pouvons aucunement vivre dans un rapport immédiat à l'autre, qu'il y donc un écart entre l'autre immédiatement présent et l'autre avec lequel peut se nouer un réel pacte social¹. en bref qu'une mise en forme implicite, une construction dont nous n'avons donc aucunement conscience, fonde la relation à autrui. La théorie de la médiation fait précisément état ici d'une médiation portant spécifiquement sur l'être, lui permettant de dépasser le type de relation naturelle (que régit la dimension de l'espèce en lui) dans lequel il a été, enfant, totalement pris et dans lequel, également, il continue d'être pris.

En d'autres termes, un opérateur surgit pour porter l'être humain au-delà du registre immédiat dans lequel il s'insère en arrivant au monde² (même si ce monde le confronte d'emblée à une emprise

¹ Dans son enseignement, Pierre Kaufmann en réfère sur ce point à Husserl et à la fameuse 5^e Méditations cartésiennes où le philosophe tente précisément de régler la question de la constitution d'autrui. L'analyse phénoménologique que développe Husserl dans cette 5^e méditation (en partant d'ailleurs du sujet inhérent à un organisme et en faisant jouer la notion de corps propre) se révèle en effet exemplaire de la difficulté à expliquer, à partir d'une genèse, le fait qu'on soit amené à prêter un sens à l'altérité. La paranoïa, cette forme d'«intolérance pathologique de l'altérité», comme le disait P. Kaufmann, est démonstrative en ce sens qu'elle permet de comprendre ce qu'il en est de la différence entre celui censé être présent et cet autre absent, à la limite de l'«apprésentation» indirecte qu'évoque Husserl.

² En termes hégéliens, il s'agit ici d'une *Aufhebung*. *Aufheben*, en allemand, signifie à la fois le fait de soulever, d'élever et de faire cesser, d'abolir. Chez Hegel, l'*Aufhebung* a une portée dialectique, puisqu'elle indique une négation en même temps qu'une forme de conservation: elle conduit à envisager le dépassement de la contradiction. Si, plus largement, on veut saisir des traces de l'héritage hégélien dont s'est nourrie la théorie de la médiation, on consultera par exemple dans l'œuvre de Kojève

proprement humaine, par le biais de ceux qui l'entourent) et c'est cet opérateur que le modèle de la médiation désigne du terme de «personne». Il en fait un déterminisme, c'est-à-dire ni plus ni moins que ce qui vient rendre compte d'un passage à un autre ordre que celui du vivant, caractérisant et conditionnant des processus proprement humains¹. D'autres feront état ici d'une explication autrement élaborée d'un point de vue conceptuel, mais, s'ils veulent pouvoir expliquer comment survient la psychose, ils mettront également en avant un tel opérateur. Ce sera, par exemple, pour la psychanalyse lacanienne la «métaphore paternelle», laquelle «médiatise» le rapport immédiat à la mère et introduit précisément le sujet à un ordre d'une tout autre portée (cet ordre est dès lors appelé «symbolique»). À ce moment-là, le monde relationnel dans lequel le sujet vient s'inscrire en tant qu'homme prend, pour lui, une cohérence; corrélativement, il lui devient possible de se définir à une certaine place, toujours relative.

C'est de la même façon, en posant de son côté le déterminisme de la personne, que la théorie de la médiation parvient à formuler logiquement les conditions de l'insertion de l'être humain dans le social, ou, si l'on préfère, de la socialité : la personne, comme principe, introduit de la cohérence dans le monde (envisagé dès lors du point de vue des relations qu'il suppose) et elle permet de définir la condition de chacun². Le modèle de Jean Gagnepain ajoute toutefois qu'il ne suffit pas, pour entrer dans des relations sociales normales, de s'être «élevé» à cet ordre proprement humain fondé, tout comme pour la psychanalyse, sur une négativité, en l'occurrence sur une absence (absence par rapport au protagoniste de l'échange dans lequel nous sommes amené à entrer aussi bien que par rapport à nous-même). Il nous faut tenter de dépasser, dialectiquement toujours, cette opposition entre l'immédiat et un univers médiat qui demeure jusqu'ici purement abstrait, purement négatif, en essayant de donner de la consistance à notre être et de

(aujourd'hui mise en question par ailleurs) l'article intitulé «l'idée de la mort dans la philosophie de Hegel» (1947, p. 538-575 - et notamment, sur la notion de médiation, la page 550 par exemple).

¹ La notion de déterminisme renvoie tout simplement, sans aucune connotation d'ordre métaphysique, à celle d'explication: elle permet de dégager des lois, c'est-à-dire de saisir qu'un phénomène est rapportable à une cause qui le nécessite. Dès lors qu'on ne confond pas la démarche explicative (qui seule, ici, nous intéresse) et la forme qu'elle est venue prendre, historiquement, dans telle discipline (se donnant par ailleurs un objet spécifique, distinct de celui de telle autre discipline), cette notion de déterminisme vaut aussi bien pour les sciences de l'homme que pour les sciences de la nature et ne saurait être réductrice.

² «La dialectique de la personne - conflit incessamment surmonté et néanmoins reconduit entre un «sujet positif, S non barré, et une instance qui l'absente, grand Autre comme pure négativité d'être - correspond assez bien à la théorie lacanienne du sujet tel qu'il résulte du marquage par la métaphore paternelle», écrit Regnier Pirard (1997, p. 90).

rejoindre cet autre dont nous nous sommes absenté ou séparé en nous efforçant alors d'annuler le plus possible nos singularités mutuelles.

En d'autres termes, il ne suffit donc pas de prôner l'existence d'un «sujet divisé» ou «barré» (c'est-à-dire dissocié du même, ne coïncidant plus avec lui-même, et dès lors fait «autre»: telle est la définition que Jean Gagnepain donne, de son côté, de l'Ego¹). Il faut encore comprendre que cette «division» ordonne aussitôt un mouvement de constante contradiction entre, d'un côté, la divergence qu'elle fonde et, de l'autre, son annulation au profit d'une convergence, c'est-à-dire d'une recherche d'adéquation avec soi-même comme avec cet autre ou cet autrui dont je me suis différencié². Deuxième contradiction, par conséquent, qui conduit à parler d'une dialectique. La personne, explique Jean Gagnepain, commence par s'abstraire de la relation naturelle dans laquelle elle se trouve immédiatement prise, et creusant dès lors un fossé, elle s'empresse de jeter le pont qui permettrait de le franchir (et donc de combler la distance). Ces deux derniers temps de la dialectique de la personne ne sont cependant pas sans trouver une forme de correspondance relative dans ce que Lacan a théorisé, de son côté, sous le registre de la «causation du sujet»: il y oppose en effet un premier moment d'«aliénation» à un second dit de «séparation» ou de «refente»³.

Schizophrénie et paranoïa

Pour autant, ces rapprochements effectués entre la théorisation

¹ L'autre, écrit Jean Gagnepain, constitue «cette dissidence d'un ego négateur de la coïncidence de l'être avec l'être et créateur, par conséquent, et de ses propres différences et de ses propres altérités» (1991, p. 50).

² Le psychanalyste belge Xavier Renders énonce à sa façon ce qui, pour nous, relève très précisément d'un mouvement dialectique: «l'homme, écrit-il, est né d'une déchirure qu'il va passer sa vie à tenter de biffer pour retrouver le quiet état ancien. Mais tant qu'elle insiste à se rappeler, à se réactualiser, demandant qu'il lui soit mis fin, cette béance originaire, paradoxalement, produit de l'acte, fait émerger de la vie» (1991, p. 50).

En d'autres termes, cette recherche d'adéquation, d'effacement de l'écart, ne saurait aboutir quels que soient nos efforts.

³ Cf. Écrits, p. 840 et sv. et Séminaire XI, p.190-195. Lacan évoque la séparation dans le second temps, dès lors que, jouant sur les mots, il retraduit *separare* en *se parere*: il s'agit, dit-il, de «se parer» dans tous les sens du terme en français et, finalement, de s'engendrer soi-même en se procurant ce qu'on peut appeler un état civil.

Déjà, dans le Séminaire II sur le moi, Lacan proposera une distinction entre le «Je» et le «moi» qui tend à recouvrir les deux derniers moments de la dialectique de la personne: le «Je» constitue la dimension implicite de l'être et répond à peu près à l'Ego de Jean Gagnepain, alors que le moi, tentative de remplissage et de positivation, se situe au niveau dit «imaginaire» d'une tentative de coïncidence avec soi-même.

de Jean Gagnepain et celle de Jacques Lacan ne doivent pas nous masquer les divergences fondamentales qui tiennent essentiellement à l'absence de déconstruction dont témoigne, aux yeux du premier, l'approche du second. Il est certain que, d'une part l'appel toujours ambigu à la notion de langage et à celle de signifiant, propice aux plus grandes confusions¹, d'autre part le rabattement constant de la question du fantasme et de celle du désir sur cette opération de «causation du sujet» - et inversement - constituent, pour ceux qui s'inscrivent dans le cadre de la théorie de la médiation, des positions épistémologiques à dépasser parce qu'elles continuent de méconnaître, et du même coup de réduire, l'aspect pluriel de la raison humaine, en l'occurrence sa quadripartition cliniquement démontrée. Le registre lacanien du Symbolique comme ceux du Réel et de l'Imaginaire demeurent, pour nous, des repères grossiers, insuffisamment élaborés, prêtant encore une fois à toutes les confusions. Les articles de Jeanine Le Poupon-Pirard et de Regnier Pirard mettent bien en évidence, notamment, la nécessité de ne pas confondre la Loi d'incomplétude, qui est celle de la castration, et d'autre part le manque, qui fonde le «pas-tout» de la jouissance et le registre proprement éthique².

La psychose sera d'abord comprise, par la théorie de la médiation, en termes généraux, comme le produit d'un dysfonctionnement touchant cette dialectique de la personne et notamment ce mouvement de nécessaire contradiction entre, d'une part, la divergence, c'est-à-dire le processus même de singularisation et, d'autre part, la convergence ou, en d'autres termes, un processus d'universalisation, de recherche d'un fondement commun et sûr, auquel nous ne cessons en même

¹ On peut tout de même sérieusement s'étonner qu'à la fin du XXe siècle, les auteurs qui s'inscrivent dans la mouvance de Jacques Lacan n'éprouvent pas à leur tour le besoin de questionner véritablement les emprunts que celui-ci avait opérés, certes avec beaucoup de brio, à son époque. On sait que la lecture que Lacan avait effectuée de Saussure était déjà très particulière. Mais la réflexion sur le langage n'en est pas restée à Saussure, pas plus que la psychanalyse n'en est indéfectiblement demeurée à Freud! Pourtant, les auteurs lacaniens gardent sur le langage un point de vue éminemment nébuleux et réducteur (renvoyant d'ailleurs, la plupart du temps, à l'avant-Saussure): ils ne cessent de confondre son impropriété fondamentale (où s'origine véritablement la notion de signifiant de Lacan) avec sa dimension de malentendu (qui s'articule à la question de l'altérité. L'absence de distinction conduit alors à faire du sujet un simple effet de la distorsion interne au signifiant) et enfin avec son autre dimension de réticence (renvoyant cette fois au manque qui est au fondement du désir, tel qu'en parle Lacan). Or, Jean Gagnepain l'a depuis longtemps montré, ni l'altérité, ni le manque ne trouvent leur explication dans le langage lui-même...

² Le Poupon-Pirard J., «Le censeur n'est pas éthique. Questions au surmoi» ; Pirard R., «Garantir la liberté. Une torture pour l'obsessionnel» (1997). Ces articles sont particulièrement à recommander à tous ceux qui veulent effectuer un retour critique sur Freud et Lacan à partir de l'anthropologie clinique de Jean Gagnepain.

temps de tendre à tout moment. Dès lors, ou bien, nous serons en présence d'une singularisation maximale, donc de l'affirmation d'une contingence poussée à l'extrême, ou bien, à l'inverse, nous serons confrontés à l'impossibilité d'une telle singularisation et, par conséquent, à une sorte de constante visée fusionnelle avec autrui. Le premier cas rend compte de ce que l'on appelle la schizophrénie, le second de ce que l'on désigne du terme de paranoïa. Et ce qui se révèle déjà remarquable dans une telle théorisation, c'est sa capacité à situer les deux registres cliniques en référence l'un à l'autre, alors que la clinique psychanalytique éprouve toujours les plus grandes difficultés à situer la schizophrénie par rapport à une paranoïa dont elle a toujours privilégié l'étude.

Donc, nous saisissons la schizophrénie comme l'effet d'une positivation, d'une réification, de ce qui fonde la personne dans sa particularité ¹. Il n'est plus véritablement possible dans ce cas de contrebalancer ce moment par son contraire, à savoir une forme d'effacement, de mise entre parenthèses de la singularité, au profit d'une recherche de convergence. Aussi bien, le schizophrène manifeste-t-il une sorte de contingence poussée à son paroxysme; la prégnance, l'hypertrophie de l'ego en lui le conduit à ne plus pouvoir poser l'autrui. Plus exactement, il devient à lui-même son propre autrui. Il est en quelque sorte seul au monde, tellement seul qu'il n'est pas non plus là, puisqu'il n'offre à voir qu'une sorte de grand vide, d'absence radicale. Il ne peut se soumettre à l'épreuve d'aucune confrontation et donc d'aucune négociation; il n'entre pas dans un processus d'identification. Il ne fait que s'abstraire, que s'évader de toute situation dans laquelle son être pourrait être amené à s'investir. En d'autres termes encore, si l'on redéfinit la dialectique en question en termes de présence-absence, il n'est jamais présent. D'où cette insistance des premiers anti-psychiatres à évoquer, face au schizophrène, une sorte de gouffre, de béance qui risque de vous happer, en bref la dimension d'une mort...

À l'inverse, le paranoïaque ne parvient plus à s'absenter. Il est, quant à lui, trop présent, si l'on peut dire. Il tend à adhérer à la situation

¹ Le schizophrène réifie le signifiant, diront de leur côté les lacaniens. D'où l'idée que pour lui «tout le symbolique est réel». À l'inverse, «prendre l'imaginaire pour du réel est ce qui caractérise la paranoïa» (Le Séminaire II, p. 315) ; en d'autres termes, le paranoïaque adhère à l'imaginaire (son délire s'appuie d'autant plus sur une production imaginaire qu'elle répond à une décomposition du symbolique).

Rappelons très sommairement que le symbolique répond chez Lacan à cet ordre de détermination inconscient qui fonde le comportement proprement humain, c'est-à-dire à peu près à ce que Jean Gagnepain désigne du terme d'instance. L'imaginaire, quant à lui, défini d'abord par rapport à l'expérience du miroir, caractérise la construction dont se soutient illusoirement le moi; il correspond pour une bonne part (mais pas exclusivement) au moment de l'investissement performantiel de la théorie de la médiation.

dans laquelle le schizophrène, de son côté, ne réussit plus à se plonger. L'opérateur qui devrait lui permettre de se situer toujours au-delà de ce qu'il vit présentement se révélant défaillant, il ne peut plus analyser, c'est-à-dire structurer, les circonstances dans lesquelles il se trouve pris. Manquant en quelque sorte de gouvernail, il est constamment sur le point de dériver au gré des événements et de ses identifications. Il ne parvient plus à se distancier de la situation et à régler de manière dialectique le rapport dans lequel il entre: il le subit en définitive. En d'autres termes, là où le schizophrène ne prend aucun risque d'existence dans une relation réelle, le paranoïaque s'y noie littéralement. Il est comme plaqué à la conjoncture et tend à coller à ses interlocuteurs et à tous les protagonistes qu'il se donne. C'est en ce sens (et en ce sens seulement) que Jean Gagnepain évoque une clinique de la «fusion»: la distanciation ne peut plus opérer normalement et contrebalancer, cette fois, l'insertion dans la situation.

Parité et paternité

Une telle appréhension du phénomène paranoïaque a cependant de quoi heurter la majorité des cliniciens. Outre le fait qu'elle suppose une mise en forme conceptuelle qui ne coïncide pas nécessairement avec les délimitations nosographiques en vigueur¹ et qu'elle ne s'embarrasse pas des différentes sous-catégories que la psychiatrie classique tend à distinguer, elle paraît ne pas correspondre à ce que cliniquement l'on observe. En effet, n'est-ce pas d'une certaine manière l'inverse que le paranoïaque donne à voir? N'est-il pas celui qui se présente comme étant si sûr de lui qu'il tend à imposer sa loi à autrui? Parmi les «signes cardinaux» à partir desquels l'ancienne psychiatrie évoque un tableau paranoïaque, on relève ainsi d'abord «la surestimation pathologique du moi», associée à un «orgueil ou [une] vanité parfois voilée d'une feinte modestie et qui peut aller de la simple insuffisance aux plus extravagantes idées mégalomaniaques»². En fait, il s'agit ici de ne pas confondre le trouble en lui-même avec les phénomènes compensatoires auxquels il donne aussitôt lieu, sous les formes ci-dessus évoquées et, d'une manière générale, à travers, outre l'agres

¹ Il ne saurait de toute façon y avoir aplanissement des différences que traduisent les divers repérages nosographiques. En effet, ils s'ordonnent explicitement ou implicitement à des systèmes conceptuels différents, quels qu'ils soient. Chaque élément ne tenant structurellement sa valeur qu'oppositionnellement ou contrastivement par rapport aux autres éléments du même système, jamais les mêmes termes ne recouvriront le même contenu. Il sera toujours possible de viser socialement une forme de consensus, mais les mots de l'un ne seront jamais ceux de l'autre et nous n'aboutirons pas plus à une transparence. Ce qui revient à dire que, bon gré mal gré, théorie de la médiation ou pas, chaque école définit ses concepts et élabore à sa façon la clinique; elle la fait sienne. Le contenu du terme de paranoïa, admis depuis le XIX^e siècle, n'a cessé depuis de varier; il ne vaut jamais de la même façon d'un auteur à un autre.

² Ch. Bardenat (1952, p. 409).

sivité, la persécution et le délire, tous les phénomènes de prestance ordinairement observés.

Nous aurons à y revenir. Mais l'analyse que la théorie de la médiation propose du phénomène paranoïaque est loin de se réduire à ce que nous en avons retraduit jusqu'ici. Nous savons d'ailleurs déjà que le modèle distingue deux faces à l'intérieur même du déterminisme de la personne. La première (l'instituant) rend compte de notre rapport à l'*autre* et de ce que nous appelons la «parité», la deuxième (l'institué) fonde précisément notre rapport à *autrui*. C'est à ce dernier niveau que se situe la question de la «paternité». Dans le premier cas, tout réel dysfonctionnement relève de la perversion et ce n'est que dans le second qu'il ressortit à la psychose. Par conséquent, la psychose se comprend comme trouble de la paternité. Ce n'est pas la définition de l'*autre*, mon partenaire, celui qui, par-delà la répartition naturelle des sexes, se classe différemment de moi, qui se trouve en jeu ici. C'est celle de l'*autrui*, c'est-à-dire, cette fois, de celui qui se saisit dans un rapport de paternité que les psychanalystes dénomment précisément «symbolique» : il naît de l'acculturation - c'est-à-dire de la mise en forme proprement humaine - de la dimension de la génitalité et de l'élevage du petit qui l'accompagne.

Le pervers n'est pas parvenu à assumer humainement la question de la différence des sexes; il s'y trouve en quelque sorte bloqué, pratiquant sur ce point une forme de «déli» ou de «désaveu», pour reprendre les termes par lesquels on a tenté de traduire en français le concept freudien de «Verleugnung». Ainsi, pour ne faire valoir qu'un exemple, l'exhibitionniste et le voyeuriste ne peuvent s'accommoder de la frontière culturelle qui les sépare de l'autre; ils la récusent et donnent l'impression de constamment l'abolir. Du coup, méconnaissant cette frontière abstraite qui ne s'articule précisément pas sur des repères biologiques, ils opèrent une effraction de l'intimité de l'autre et attentent à la pudeur vis-à-vis de celui qui ne peut être pour eux un réel partenaire¹. Le psychotique n'a pas ce type de problème. Lui n'achoppe pas sur la question de la différence des sexes, mais sur un autre aspect de ce qui nous définit dans notre être, à savoir *la transformation de la*

¹ L'exhibitionniste et le voyeuriste demeurent «fixés» sur ces repères biologiques, comme s'ils ne pouvaient s'en affranchir. À l'inverse, le fétichiste abstrait tellement la frontière culturelle qu'il méconnaît foncièrement ces mêmes repères et ne peut plus s'en accommoder. C'est à son propos surtout (à propos des perversions dites «autolytiques» par Jean Gagnepain. en opposition à celles qui sont «fusionnelles») que Freud a pu parler de «déli de la réalité» (en l'occurrence de la différence anatomique des sexes). Ne tenant compte que des appartenances sociales, il réifie la frontière, alors que l'exhibitionniste et le voyeuriste l'annulent (le déni porte en quelque sorte chez eux sur la réalité culturelle, sur la «castration symbolique»).

généralité en paternité. En d'autres termes, il ne parvient pas à se situer dans un rapport mettant en jeu la notion de responsabilité où il s'agit d'éprouver, selon les moments, une situation de dépendance relative ou, à l'inverse, celle d'une domination qui n'est que partielle et provisoire.

Tous les aspects que revêt cette responsabilité lui feront difficulté, différemment selon qu'il se situera sur le mode schizophrénique ou sur le mode paranoïaque. Si dans le premier cas, nous aurons affaire à une sorte de confiscation de la responsabilité au point où la paternité, poussée à l'extrême, se résorbe dans une forme d'indépendance absolue, sans négociation aucune, dans le second, en revanche, nous serons confrontés à une impossibilité à l'assumer et donc à sa négation. On saisit à travers les processus compensatoires dont il fait preuve que le paranoïaque tend à revenir à une position de domination ou de soumission naturelle du type de celle que fonde la généralité. Il élimine ce faisant toute responsabilité, aussi bien la sienne que celle de celui auquel il s'adresse: s'il paraît témoigner, lui aussi, d'une sorte de confiscation de la responsabilité, en réalité il ne manifeste qu'une hyperprotection qui conduit à évacuer autrui de la position qui est la sienne¹. . Inversement, il pourra se faire le dominé et se livrer en quelque sorte pieds et poings liés à un autrui qui n'est précisément pas reconnu en tant que tel. Le trouble qui se manifeste ici est un trouble du pouvoir en même temps, du reste, que du devoir; il porte, nous le verrons, sur la prestation de service offerte à autrui ou par autrui, quelle qu'elle soit.

3. Retour au cas de Claude

Une relation imaginaire ou une pathologie de la fusion

D'emblée, Claude se montre très accaparant et il entre dans une relation avec autrui qui met fortement en jeu la notion de dépendance. Il ne supporte pas d'être contré par ses camarades, ni par l'adulte auquel il a affaire. Il a nécessairement raison, toujours ou presque, car le point de vue d'autrui n'existe pas pour lui. Du reste, on ne peut même pas soutenir que son avis prévaut continuellement, puisque la position d'autrui ne peut être différente de la sienne: il n'y a d'une certaine manière qu'une seule position, non opposable à une autre ou plus exactement non relativisable. Aussi est-ce lui qui décide de la forme que prend la relation; il se fait dominateur, même si l'on perçoit les failles que tente de recouvrir une telle attitude et si la position peut également s'inverser. Dans le bureau, il se fait, de la même façon que dans les autres situations, revendiquant et persécuté. On notera par ailleurs que tous les traits caractéristiques du tableau paranoïaque peuvent être observés chez lui, aussi bien l'aspect dominateur, l'agressivité que les

1 En d'autres termes, nous sommes ici en présence d'une forme d'infantilisation pathologique.

Pour un développement de ces questions, on se reportera à l'ouvrage de Jean-Luc Brackelaire, p. 224 et sv. notamment (1995).

propos délirants sur lesquels nous reviendrons plus loin.

Dans le séminaire qu'il a consacré aux psychoses, et plus particulièrement à la paranoïa, Lacan développe une réflexion particulièrement intéressante sur la notion de compréhension. Il existe, fait-il remarquer, dans toute paranoïa, un noyau «complètement compréhensible». «Ce qui est par contre tout à fait frappant, ajoute-t-il, c'est qu'il est inaccessible, inerte, stagnant par rapport à toute dialectique»¹. Il n'évolue donc pas dans la confrontation avec autrui. Aucune réponse ne saurait être recevable pour le sujet en question en dehors de celle qui consiste à lui dire que précisément on le comprend. Or, tel est exactement le cas avec Claude: on ne peut que le comprendre, sans aucune distance possible, ce qui revient à dire qu'il demande à son interlocuteur de coïncider en quelque sorte avec lui. Lacan n'a cessé d'expliquer que le paranoïaque demeurerait pris dans une relation imaginaire lui faisant appréhender autrui sur le modèle du rapport qu'il entretient avec cet autre lui-même que le miroir lui renvoie². D'où les phénomènes de projection, de jalousie et également d'homosexualité.

Une telle relation spéculaire fait que l'autre est lui et que lui est l'autre: «tout ce qui se détermine d'un membre du couple peut aussitôt être retourné à l'autre et inversement»³. Claude attend qu'on adhère à ce qu'il propose; il ne peut attendre autre chose. Nous dirons que, ce faisant, il efface l'altérité de son interlocuteur, lequel ne peut se refuser à remplir le rôle de double qu'il lui assigne. Pourtant cet interlocuteur, quel qu'il soit, n'est pas lui et il aura beau se montrer très patient et se faire le plus conciliant possible, se soumettre éventuellement longuement à ses exigences (en participant par exemple à l'élaboration de ses scénarios de bandes dessinées ou de films), il lui faudra bien à un moment ou à un autre marquer sa différence, celle-là même qui lui permet d'être et d'entrer dans des relations sociales normales. Or, c'est très exactement à ce moment que surviennent chez Claude l'agressivité, la revendication et parfois la violence : lorsqu'il lui apparaît que l'autre se dérobe à lui. L'affirmation par son interlocuteur de sa singularité conduit en effet Claude à soutenir la sienne propre, ce qui lui est précisément impossible.

1 Livre III, p. 31. «Le phénomène est fermé à toute dialectique», insiste Lacan, aussitôt après.

2 «Le paranoïaque, reprend De Waëlhens, est celui chez qui toute relation à autrui est structurellement une reproduction du couple spéculaire» (1972, p. 58).

3 De Waëlhens, id. p. 57. Un psychanalyste racontait ainsi qu'un de ses patients, paranoïaque, exprimait remarquablement la forme spéculaire que venait prendre sa relation à autrui à travers le questionnement suivant: «suis-moi ou te suis-je ?». Son propos jouait ici de l'homophonie et de l'ambiguïté qu'elle entraîne (s'agit-il du verbe «être» ou du verbe «suivre», et ce dans chacune des deux occurrences ?) ; il laissait entendre que, pour lui, «être» tendait à se ramener à «suivre» (ou à faire suivre), donc à ne pouvoir d'aucune façon prendre ses distances par rapport à autrui.

Un trouble du pouvoir

Mais si nous sommes jusque là très proches de l'explication que propose la psychanalyse ¹, nous nous en séparons lorsque nous faisons remarquer, plus précisément, que le paranoïaque ne peut participer d'une réelle relation de services. Le cas de Claude contribue à l'illustrer. Seule la théorie de la médiation, distinguant les deux faces de l'instituant et l'institué, permet de comprendre qu'il ne lui soit pas possible d'assumer, dans un sens ou dans l'autre, une position de pouvoir constamment relativisable. Certes, toute étude sérieuse sur la paranoïa fait état du rapport particulier que la personne entretient alors avec le pouvoir. C'est même un lieu commun de la réflexion sur cette entité clinique. Pour autant, la notion de pouvoir demeure à définir et en la saisissant comme l'acculturation du rapport que le géniteur entretient avec le petit, la théorie de la médiation la corrèle en fait au principe même du *métier* et du service rendu. Il s'agit en effet de «faire pour autrui», donc de fonctionner de telle sorte que l'éventuelle capacité de cet autrui à opérer par lui-même soit provisoirement mise entre parenthèses sous la forme d'une délégation de pouvoir.

Ainsi, tout professionnel, à quelque niveau que ce soit, est amené à fonder sa compétence sur la désappropriation de celle dont pourrait témoigner celui auquel il prétend apporter ses services. Ce dernier admet alors implicitement qu'il ne sait pas faire sans son intervention et il se remet sur ce point à lui, bien que de manière transitoire. Socialement, chacun se trouve ainsi, alternativement (et partiellement), en position d'exercer un pouvoir sur autrui ou, à l'inverse, de se soumettre au pouvoir d'autrui, sachant qu'un contrat règle toujours le rapport et définit, même si ce n'est pas de manière explicite, les droits et les obligations des protagonistes. Or, Claude se révèle incapable de reconnaître réellement la position de l'homme de métier œuvrant pour lui : celui-ci ne peut être admis en tant que tel. Du moins sera-t-il constamment mis à l'épreuve et devra-t-il sans cesse redéfinir à Claude sa position. Ainsi, les membres de l'équipe l'encadrant ont immédiatement saisi qu'il fallait lui poser des limites et les lui répéter régulièrement. Ils pouvaient légitimement avoir l'impression d'être très facilement dépossédés par Claude de leurs attributions et de devoir lui préciser régulièrement qui était le «maître du jeu».

Par conséquent, ce n'est pas simplement l'absence de son inter-

¹ Somme toute, en termes lacaniens, le paranoïaque ne peut opérer avec la dimension du A (le grand Autre, avec un A majuscule, c'est-à-dire le symbolique) et il réduit constamment autrui à un a (un petit a, c'est-à-dire, dans le registre de l'imaginaire, un semblable ou son propre reflet).

Pour la théorie de la médiation, c'est tout simplement l'incapacité à affirmer sa singularité qui conduit le paranoïaque à rechercher une sorte de fusion avec autrui.

locuteur que Claude ne parvient pas à assumer, mais plus précisément sa position statutaire d'homme s'inscrivant socialement dans un rapport de services, chargé de faire pour lui, et donc nanti à cette occasion d'une forme de pouvoir. Or si tout professionnel opère avec sa personnalité propre et investit son rôle à sa façon, il n'en tient pas moins, en tant que prestataire de service, une fonction qui le dépasse et qui donne précisément à son action toute sa portée. Tel est l'*anonymat* sur lequel se fonde tout métier en son principe : c'est certes celui-là qui tient ce rôle précis pour lequel il est mandaté dans le cadre de la division sociale du travail, mais cette place peut toujours être tenue par un autre et par conséquent elle ne lui appartient pas. Cet anonymat du métier n'est en fin de compte qu'un aspect de l'absence sur laquelle se fonde la personne¹. Claude ne parvient précisément pas à faire avec cet anonymat. Il réduit autrui à sa présence effective et à la situation dans laquelle, avec lui, il se trouve pris.

Un dysfonctionnement déontologique

Il est encore une autre manière de faire ressortir cette notion de service rendu et d'anonymat du métier. Si l'exercice du métier (saisi toujours en son principe) suppose une forme de pouvoir, il entraîne également corrélativement un devoir: «faire pour autrui», c'est certes exercer un pouvoir à son égard, mais c'est en même temps lui rendre un service qu'on lui doit. Autrement dit, la notion de service rendu chez Jean Gagnepain prend sens dans son rapport à la notion de dette. S'inscrire dans le social, du point de vue de l'institué, c'est tenter de régler à sa façon la dette anonyme éprouvée à l'égard d'autrui. Voilà le type de rapport dans lequel Claude ne parvient manifestement pas à entrer. Si autrui lui doit quelque chose, c'est d'une certaine manière en lui apportant tout, sans limite aucune et sans la contrepartie que la dette, normalement, entraîne. Et si lui peut faire quelque chose pour autrui, c'est en lui confisquant totalement le pouvoir, en le réduisant du même coup à un simple exécutant qui n'a rien d'autre à recevoir que des ordres. Le principe même d'une dette à régler, dans un sens ou dans l'autre, paraît lui échapper.

Autrui lui doit, mais il lui est intolérable qu'il puisse exercer à son égard un pouvoir: c'est lui et lui seul qui tient les rênes du rapport. L'éducateur doit ainsi faire ce qu'il lui ordonne, en participant par exemple à l'élaboration de ses scénarios imaginaires: il lui faut entrer dans son jeu et lui être subordonné; il n'a pas à tenter de modifier quoi que ce soit dans l'ordonnancement décidé par Claude. Celui-ci se veut

¹ De la même façon que, dans n'importe quelle relation, je ne saurais être totalement là tout en étant bien présent, dans le cadre de l'exercice d'un métier, je m'inscris nécessairement dans une certaine distance par rapport au service que je rends, tout en y engageant ma compétence et donc, à travers la responsabilité qu'elle suppose, un aspect important de mon être.

finalement le maître dans la relation, un maître absolu, ne souffrant aucune contestation, c'est-à-dire en fait aucune forme de singularisation de la part de cet autrui qu'il veut placer sous son emprise. Telle est la raison de la réaction des éducateurs qui doivent constamment lui rappeler qu'il n'est pas le maître du jeu alors qu'il lui est impossible de fonctionner autrement qu'en s'octroyant cette position et en contestant toute prétention de leur part à tenir un tel rôle. La relation qu'il entretient avec autrui, quel qu'il soit, se ramène bien à une affaire de domination, fondée sur une relation naturelle. Il s'agit pour cet autrui de suivre, de *le* suivre, c'est-à-dire d'être nécessairement avec lui!

Les notions de pouvoir et de devoir sont en fait totalement subverties. Claude n'offre à voir que la caricature d'une toute-puissance inentamable, non marquée par la castration. On saisit dès lors que Jean Gagnepain ait pu voir dans la paranoïa un trouble manifeste de la déontologie. C'est du reste le paranoïaque qui nous renseigne, par la négative, sur la nature et sur le fondement de la déontologie saisie en son principe même. Et il ne faudra surtout pas confondre la déontologie avec l'éthique, laquelle relève d'un autre registre et suppose un autre type de fonctionnement, en l'occurrence celui de la norme qui régule nos désirs : Claude ne paraît précisément avoir à ce dernier niveau aucune difficulté particulière, ainsi que nous allons le voir (pas plus d'ailleurs que le fameux Président Schreber, homme moral s'il en est. ...). En effet, ainsi que nous l'explique Jeanine Le Poupon-Pirard, «si la place de la castration n'est pas faite chez le paranoïaque, ce n'est pas que s'exerce une jouissance sans manque, mais bien un pouvoir sans limite qui confisque la responsabilité d'autrui. L'Autorité absolue, dont la meilleure définition est la toute-puissance divine, n'est alors que le seul tiers possible mais délirant pour le paranoïaque qui, fusionnellement rattaché à lui, s'en fait le représentant»¹. Attachons-nous donc à présent à la question du délire.

Le délire comme compensation

On remarquera d'abord qu'il n'est rien dans ce que livre Claude qui soit logiquement incohérent. Tout se tient, dès lors qu'on ne met pas en question le point de départ du raisonnement. Ce n'est pas à ce niveau que ses propos font problème, mais bien dans le type d'échange dont ils se soutiennent. On ne peut dire qu'on a affaire chez lui à un délire très élaboré; cependant ce délire tourne autour des mêmes thèmes et nous les analyserons. Mais ce qu'il dit est d'abord marqué du sceau de la certitude: si les psychologues «ne savent pas ce qu'ils disent», lui le sait, et c'est bien ce qu'il m'annonce d'entrée de jeu! Il s'agit pour lui, au passage, de bien marquer les positions et de ne pas laisser prise au malentendu... Par ailleurs, Claude paraît nager en

¹ Op. cit, p. 20. On consultera plus particulièrement dans cet article concernant la question de la paranoïa, les excellentes pages 19-21.

pleine conviction: ainsi, lorsqu'il évoque par exemple le rapport entre son père et sa mère, il n'y a pas à douter du tableau qu'il brosse, pas plus que des solutions à envisager pour y remédier. Autrui ne saurait véritablement entamer ces certitudes et cette conviction, et son avis ne lui est de toute façon pas demandé. Tout est déjà en place et il ne saurait y avoir de remise en question. C'est en ce sens, avant tout, qu'on peut parler ici de délire.

Un des aspects les plus remarquables de ce délire réside très certainement dans cette forme d'éclatement de la personnalité en personnages divers et multiples. Claude paraît se mettre dans la peau de ses personnages. Il est Claude François : certes, une moitié de lui-même est morte en même temps que le chanteur, mais cela ne l'empêchera pas de vouloir monter sur scène, dans les deux collèges de la ville où se situe l'établissement, un spectacle où il danserait avec les «Claudettes», c'est-à-dire avec les danseuses qui accompagnaient l'artiste¹. Il écrira à la même époque à un présentateur de télévision célèbre pour passer également dans une émission de grande audience qui se déroule le samedi soir. Claude est littéralement habité par Claude François. Mais lorsqu'il émigre à Dallas, il est de même J.R. ou Bobby. Lors d'une séance où je lui renverrai qu'il «joue» à ce moment-là à être J.R., il aura une réaction très violente et agressive à mon égard (il me jette notamment à la figure le sous-main du bureau). Car il faut bien entendre qu'il ne joue pas: il est ce personnage et il me montre précisément qu'il en épouse les traits de personnalité.

Claude change de personnalité: il est successivement tous ces personnages, mais il est à chaque fois totalement pris dans le rôle qu'il se donne². Ne pouvant se singulariser, il ne dispose plus du principe qui lui permettrait de prendre de la distance par rapport aux emprunts qu'il opère. Il demeure constamment dans l'emprunt; il n'est fait que d'emprunts. En termes psychanalytiques, il colle littéralement à ses identifications au point de ne pouvoir manifester aucune identité (sachant que l'identité, distincte dès lors des identifications dans

¹ On rappellera par ailleurs l'existence de son hémiplégie, c'est-à-dire de cette moitié de lui-même également morte, physiquement parlant.

² Il dès lors possible de soutenir, en plagiant le titre de la pièce de Luigi Pirandello, que ces multiples personnages sont chez Claude «en quête d'auteur». Et il pourrait presque s'exclamer, comme le père dans cette pièce: «Le drame, selon moi, est tout entier là-dedans, monsieur, dans la conscience que j'ai, qu'a chacun de nous d'être «un», alors qu'il est «cent», qu'il est «mille», qu'il est «autant de fois un» qu'il y a de possibilités en lui... Avec celui-ci, il est quelqu'un; avec celui-là, il est quelqu'un d'autre! Et cela, tout en gardant l'illusion de rester toujours le même pour tous, cet être «un» que nous croyons dans tous nos actes. Alors que rien n'est plus faux !...» (*Six personnages en quête d'auteur*, 1950, p. 30).

lesquelles nous entrons, se fonde sur une négativité, en l'occurrence sur une absence). Dès la fin de l'année 1899, Freud s'expliquait de la manière suivante un tel processus: «la paranoïa redéfait les identifications, rétablit les personnes que l'on a aimées dans l'enfance (...) et scinde le moi en plusieurs personnes étrangères»¹. Lacan, quant à lui, soulignera, à propos de Schreber, le morcellement, la «fragmentation de l'identité», ajoutant que l'autre qui hante le paranoïaque est «structurellement dédoublable, démultipliable»².

Ne pouvant faire jouer normalement le principe qui lui permettrait de demeurer le même en ne cessant de s'abstraire des changements que les diverses rencontres qu'il fait provoquent en lui, Claude se trouve en quelque sorte immergé totalement dans l'existence, sans ordre aucun, c'est-à-dire sans aucune cohérence historique, et soumis du même coup à une «dérive identificatoire»³. Il ne parvient plus à arrimer son être et le délire vient rendre compte de cette déliquescence. Plus exactement, il s'offre comme une forme de compensation ou, si l'on préfère, un essai de mise en ordre d'un monde totalement désorganisé. Freud, on le sait, avait, le premier, saisi le délire comme une «tentative de guérison, une reconstruction»⁴ et, vers les années 1970, l'antipsychiatrie a voulu prendre au mot cet énoncé de Freud, l'érigeant en principe d'intervention. Le délire tente en fait de

¹ Lettre à Fliess du 9 décembre 1899 (1956, p. 270 - La proposition est reprise dans «Le Président Schreber», p. 297). Sur la question des personnes aimées dans l'enfance, nous reviendrons un peu plus loin, notamment à propos du père.

² Livre III, p. 112-113.

³ Dans un article consacré à l'identification (à l'intérieur d'une longue partie sur «le conflit psychotique»), Piera Aulagnier rend remarquablement compte de ce que nous saisissons quant à nous comme un processus dialectique: le changement que nous ne cessons de vivre, explique-t-elle, se trouve nécessairement corrélé, normalement, à un principe de permanence (notamment p. 416). De telle sorte que nous devenons constamment autre tout en demeurant le même, et inversement. Le paranoïaque ne peut, lui, s'appuyer sur ce principe de permanence.

On soulignera également, dans le champ de la philosophie, l'entreprise relativement récente de Paul Ricœur visant à rendre compte (sans parvenir à la clarté et à la puissance explicatives du modèle de Jean Gagnepain) d'une dialectique de cet ordre dans un ouvrage dont le titre, *Soi-même comme un autre* (1990), retient d'autant plus l'attention qu'il faut y entendre, ainsi que l'indique l'auteur: «soi-même en tant qu'autre». Paul Ricœur y oppose deux dimensions de l'identité: d'une part «l'identité du même» (idem) qui définit un principe de *permanence* dans le temps permettant de distinguer une personne; d'autre part «l'identité du soi» (ipse) qui soulève la question d'un maintien de la personne à travers l'hétérogénéité et le *changement*. Cette seconde dimension, «l'ipséité du soi-même implique l'altérité à un degré si intime que l'une ne se laisse pas penser sans l'autre, que l'une passe dans l'autre», précise alors l'auteur (p. 14. Voir pour le reste la 50 étude et p. 367 et sv.).

⁴1911,p.315.

recoudre les déchirures dont est faite l'étoffe aussi bien de l'être que de l'environnement du paranoïaque; il sert à parer les effets de cette «catastrophe interne» dont parlait Freud et à faire tenir un ensemble branlant.

Aussi la question que soulève le délire est-elle bien, ainsi que Lacan le soulignait dès 1955, «qui parle ?». Qui parle et à qui, chez le paranoïaque ? Mais si telle est bien la question dans le délire lui-même, puisque ce sont alors les productions de langage qui sont prises en considération, il n'en va pas de même pour la paranoïa en général, c'est-à-dire pour l'ensemble des phénomènes qu'une telle pathologie engendre. Du «qui parle ?» qui définit le délire, nous ne retiendrons alors que le «qui ?». Qui est là ? Qui soutient cette manière d'être, cette position existentielle, quelle que soit la façon dont elle s'atteste dans la relation ? Qui est Claude, somme toute ? Claude François, J.R., Bobby ou même Pause-café ? D'où est-il ? De la région où il habite actuellement, de celle dont sa mère serait originaire ou encore des U.S.A. à travers la famille Ewing ? Si la personne est principe d'origination, ainsi que le soutient Jean Gagnepain, le problème de Claude, que tout son délire traduit, revient à savoir qui il est, d'où il est et donc quels sont les repères qui soutiennent sa condition.

Et l'on ne s'étonnera pas, du coup, de le voir lier la question de l'étranger et celle de la langue. L'étranger l'habite constamment et c'est pourtant en cherchant à partir à l'étranger, à s'évader d'un «hic et nunc», ainsi que d'un «sic»¹, qu'il aura quelque chance de s'y retrouver en s'absentant artificiellement, géographiquement, de lui-même. La langue étrangère à laquelle Claude réfère est, de même, tout à la fois celle de tous ceux dont il hérite quasiment sans médiation, sans distanciation possible, et celle qui lui permettra éventuellement de s'originer véritablement, de renaître à lui-même. Ne plus parler «comme avant», ainsi qu'il le soutient, représente d'une certaine façon son lot quotidien, avec cependant l'impression angoissante de s'être totalement désancré de soi-même. Il est brutalement devenu italien, alors que l'instant d'avant il était américain. Mais parler autrement permettrait aussi, peut-être, d'échapper à cette fragmentation, à cette division de soi-même, et de se constituer une identité stable et donc durable. À travers le registre de la langue, c'est bien un mode d'être que Claude cherche.

L'interprétativité

Qu'il s'agisse d'un délire nous paraît bien établi, si l'on admet

¹ «Hic», «nunc» et «sic», c'est-à-dire «ici», «maintenant» et «ainsi», constituent les trois manières de situer naturellement son être à travers une relation immédiate. S'établir socialement suppose donc de pouvoir s'abstraire de ces coordonnées, de les analyser et de construire son insertion temporelle, spatiale et affinitaire (à travers une classification sociale).

que ce qui compte alors n'est pas ce qui se qui se trouve énoncé, mais ce qui se joue dans la situation interlocutive. L'incongruité du propos ne réside pas dans l'argumentation logique, somme toute bien articulée la plupart du temps¹ ; elle se situe dans sa composante «dialogique», pourrait-on dire. C'est à ce niveau qu'une incohérence se repère, dans la mesure où Claude ne peut pas tenir véritablement compte de son interlocuteur et de ce que celui-ci est amené à lui renvoyer. Point de malentendu pour lui ou, si l'on préfère d'«autrement entendu». Ce qui se dit n'a qu'un sens, celui qu'il prend pour lui dans la situation. Admettre le malentendu, ce serait faire avec la distance que l'interlocuteur lui impose et donc réinterroger sa propre position dans l'échange. Ce que Claude a entendu est bien pour lui ce qui a été dit (et inversement) : les mots de l'un étant ipso facto les mots de l'autre, il «comprend» tout d'emblée, précisément parce qu'il se trouve pris dans ce rapport de dépendance/domination qui définit sa relation à autrui².

Mais si ce n'est pas du côté logique qu'il faut chercher la clé de l'étrangeté du propos de Claude, ce n'est pas non plus du côté de ce qu'il exprime. Ce qu'il tient à dire n'est pas sans importance et son discours laisse d'ailleurs prise à la conviction dont il fait preuve dans l'échange. La théorie de la médiation, distinguant le plan de la personne et celui de la norme, fait remarquer que l'interprétativité du propos du psychotique n'est pas en cause. Elle ne fait pas en elle-même difficulté et c'est bien aussi la raison du malaise que peut éprouver son interlocuteur. Le paranoïaque a quelque chose à dire, quelque chose d'essentiel, à quoi il tient³, et ce n'est pas, vu sous cet autre angle, sans cohérence. Il

¹ Ce n'est pas pour rien qu'on a pu parler à propos de la paranoïa, depuis Sérieux et Capgras, de «folie raisonnée» (1909) ou encore d'un «amour malheureux de la logique» (cf. Lacan, 1932, p. 242. Également p. 115,200).

² On ne relève pas chez Claude d'hallucination au sens strict. L'hallucination, qui fait fréquemment partie du tableau psychotique, traduit pour la psychanalyse d'obédience lacanienne) l'absence d'assomption symbolique (donc proprement humaine) du monde dans lequel le paranoïaque s'inscrit et le retour dans un «réel» brut, non entamé par la symbolisation, de ce qui a été initialement évacué (ce qui est forclos du symbolique fait retour dans le réel, explique en substance Lacan). Ne pouvant s'en tenir à la notion très ambiguë de symbolisation, la théorie de la médiation voit plus précisément dans l'hallucination les effets de la difficulté d'appropriation du monde, de telle sorte que le paranoïaque ne peut plus éprouver, au niveau verbal par exemple, que c'est lui qui énonce les paroles qu'il reçoit comme lui venant d'ailleurs - et, corrélativement, que ce n'est pas autrui qui les soutient. Ces paroles sont, sinon sans attribution (qui a parlé ?), du moins d'attribution incertaine (est-ce moi ou est-ce lui qui a parlé?); aussi le paranoïaque compense-t-il sa difficulté en transformant cette origine indéterminée en une conviction qui efface toute relativité.

³ Ceci donne à son propos l'aspect d'un plaidoyer, d'une défense passionnée la plupart du temps. Ce sont des justifications qu'élabore le paranoïaque: il s'agit de vérifier (de donner pour vrai), de prouver (d'offrir de la preuve), en bref d'exprimer

bâtit effectivement un roman, au sens freudien du terme: il élabore, à travers la structuration de son désir, une réalité que nous pouvons parfaitement comprendre. C'est aussi contre la réduction du problème que pose la paranoïa à cette dimension de l'interprétativité que Jacques Lacan s'élevait, lors de son séminaire sur les psychoses, en soulignant qu'il ne fallait précisément pas chercher à comprendre ce que disait le paranoïaque, sachant de plus que c'est ce qu'il cherche, en effaçant toutefois l'altérité de son interlocuteur.

Claude nous entraîne avec lui dans ce qui est effectivement une fabulation, d'autant plus importante qu'il vise à travers elle à contrebalancer les effets de son incapacité à se situer dans l'échange et à introduire une cohérence dans son monde relationnel. Cette fabulation, qui n'a rien en elle-même de pathologique, suppose un fonctionnement éthico-moral lui permettant d'élaborer le monde de ses affects et de ses désirs et donc de se doter d'une grille d'analyse à laquelle il recourra d'autant plus qu'elle lui fait défaut en ce qui concerne ses relations à autrui. On ne s'étonnera pas ainsi de le voir éprouver une culpabilité dans certaines situations, alors même qu'il ne peut tenir une position de responsabilité: il a peur de ne pouvoir se maîtriser et peut s'en vouloir quand cela lui arrive. S'il demande à ce qu'on le protège, ce n'est pas par rapport à autrui, mais par rapport à ses propres pulsions qui le rendent «méchant». Aussi bien le paranoïaque ne cesse-t-il de montrer à quel point il est travaillé par la problématique de la norme et par ce que Freud désigne du terme de refoulement: il n'est qu'à écouter Schreber pour s'en persuader¹. Encore faut-il pouvoir ici se démettre de ses propres résistances théoriques...

La question de la paternité

En termes lacaniens, ce n'est pas la jouissance en tant que telle qui fait problème au psychotique², mais bien la jouissance en tant qu'elle est «délocalisée» et rapportée au champ de l'Autre, c'est-à-dire, pour nous, en tant qu'elle ne peut être appropriée et qu'elle s'inscrit, au même titre que le reste (le langage notamment) dans un rapport de dépendance/domination. Cette jouissance «débridée» (en l'occurrence non assumée) se trouve livrée, nous disent les lacaniens, aux affres de la relation spéculaire (fusionnelle, dirions-nous), c'est-à-dire de la rivalité, de la toute-puissance et de la persécution. C'est cette relation, à strictement parler sauvage, dans laquelle tend à régner la loi

de manière apologétique une foi, un credo.

¹ «Il serait absurde de dénier à Schreber toute capacité de refoulement, alors qu'il manie la réticence et l'allégorie avec tant de dextérité», fait très justement remarquer Regnier Pirard (1997, p. 91).

² «Ce n'est pas l'insoluble énigme de la jouissance qui fait la souffrance du psychotique, précise Jean-Claude Maleval : c'est la question de l'être qui le tourmente» (op. CiL, p. 95).

du plus fort, qui empreint le registre du désir ou de la norme et lui confère sa particularité : la jouissance n'est pas sans rencontrer le manque, mais son assignation («en personne») l'articule à un pouvoir «fou», c'est-à-dire, dans la relation, à des figures féroces. À ce niveau, elle connaît une sorte de déchaînement, mais au même titre que n'importe quel autre phénomène (langagier ou technique, par exemple¹) : elle n'est plus endiguée, parce qu'elle ne peut être référée à quelqu'un en propre et donc délimitée.

En fait, ladite jouissance sera tout de même rapportée à quelque chose - si non véritablement à quelqu'un - et c'est bien ce que Claude nous dit d'emblée : à un père qui n'a plus du père que l'apparence, dans la mesure où il se réduit pour l'essentiel au géniteur tout-puissant et dominateur, par rapport auquel il faut se situer. Ce père autoritaire, violent, oppresseur, que décrit Claude tend à devenir la seule référence, le seul point de repère de son monde relationnel. En d'autres termes, faute de faire avec la paternité, il tend à revenir à une forme de relation immédiate, naturelle, faite tout à la fois de domination et de dépendance, sur un mode voisin de ce que suppose la génitalité. Son père ne peut être qu'un «vrai con», avec lequel il entre immédiatement en rivalité tant il s'est, à ses yeux, emparé de tout². Lui aussi «joue au con avec [son] père». Ce père (qui n'en est donc pas véritablement un pour Claude, au sens strict : il convient d'insister sur ce point), il le retrouve en fait dans la figure de Claude François, de J.R. et, à l'occasion, de son psychologue. Du moins entretient-il avec tous ces personnages le même type de relation.

On comprend que Lacan ait pu faire du «signifiant» du Nom-du-Père l'opérateur de la participation à la socialité et l'organisateur de la relation à autrui. On saisit surtout qu'il ait élaboré le concept de forclusion. Que ce concept ne soit pas chez Freud, c'est certain. Que Lacan se soit trompé dans son interprétation du fameux texte freudien de l'homme aux loups est aujourd'hui tout aussi certain³. Il n'empêche

1 De la même façon que «ça jouit» (en dehors de lui, malgré lui, voire donc à ses dépens), «ça parle» (dans l'hallucination, notamment, où le monde parle en quelque sorte de lui-même, par lui-même) ou «ça construit» (l'équivalent d'un délire se donnant pour contenu essentiel le cadre bâti était remarquable chez «la dame de St Lunaire» - Ille-et-Vilaine - qui, en son temps, défrayait régulièrement la chronique locale).

2 Il l'appelle également parfois «le Pacha».

3 On doit à Jacques Schotte d'avoir fait ressortir l'erreur manifeste de traduction de Jacques Lacan, au moment même où il pense se soutenir de l'autorité de Freud : dans l'article sur l'homme aux loups, il s'agit simplement pour Freud de marquer que «le refoulement est autre chose qu'un rejet», en l'occurrence qu'un jugement de condamnation, articulé à la dimension du conscient (cf. également dans Le mot d'esprit : «à la place du rejet effectué par le jugement, on trouve dans l'inconscient

que sa création répond à un besoin: celui de rendre compte d'un processus permettant de comprendre le phénomène psychotique et son avènement. La théorie de la médiation n'est pas si éloignée qui saisit la psychose par rapport au déterminisme de la personne. La différence tient pour l'essentiel (en dehors, bien évidemment, de toute question essentielle pour nous - de dissociation des plans) dans la façon de comprendre le dysfonctionnement: «forclusion» pour Lacan, «dédialectisation» pour Jean Gagnepain. L'une soulève une problématique de non-accès, l'autre prend acte du fait que certains processus de la personne sont en place. Mais dans les deux cas, c'est bien le rapport à la paternité qui fait problème.

Claude cherche désespérément sa place dans ce monde hostile. La question de la paternité empreint tout son discours ainsi que l'ensemble de son comportement. Qu'est-ce finalement qu'un père? Comment s'en sortir dans cette relation qui ne peut être normalement médiatisée? Car ce père qui n'en est pas un, il le retrouve en lui-même, et c'est la raison pour laquelle lui aussi «devien [t] con». Ne pouvant sortir de la fusion, ou de la «coextensivité» comme l'énonce Jean-Luc Brackelaire¹, se modelant à la relation qu'il entretient avec le père, il devient effectivement son double et se façonne à son image. «Tel père, tel fils», mais il y a cette fois de quoi confondre, au sens fort du terme... Claude va par conséquent être travaillé par la question de la filiation, c'est-à-dire par la question du rapport qu'un tel père peut entretenir avec sa progéniture. Il ne cesse de parler du lien des pères et des enfants : tantôt, il imagine des procédés pour protéger les seconds des premiers, tantôt il se fait lui-même protecteur et donc père à sa façon. Mais un tel père, comme à ses yeux le sien, ne peut qu'inscrire ses enfants dans une dépendance totale, même sous couvert d'une protection.

L'enfant demeure à cet égard un personnage à part. Claude le souligne constamment: du fait de son statut particulier et de son non-accès à la personne, l'enfant représente l'occasion rêvée d'exercer sa toute-puissance et sa domination à travers une hyper-protection. Et que cet enfant ne s'avise surtout pas de résister en affirmant qu'il pense, qu'il fabrique et qu'il désire autrement qu'en pleine conformité avec ce qu'attend de lui son tuteur! Ce modèle de relation, Claude tend à le plaquer sur toute relation, quel que soit son interlocuteur: il ramène autrui à un semblable et ne veut rien entendre de sa différence qui lui échappe radicalement. En termes lacaniens, il ne peut donc faire avec

le «refoulement» - 1905, p. 314). Lacan fait, lui, porter ce rejet, cette «verwerfung» (qui sera précisément traduite par le terme de «forclusion»), sur «l'ouverture à l'être»; le processus a, dit-il, «coupé court à toute manifestation de l'ordre symbolique». Cf. Freud, 1918, p. 385 et 389; Lacan, 1966, p. 386-388; voir également Pirard, 1997, p. 91, note 26.

1.1995, p. 139 et 228.

l'*Autre*, en tant qu'il se supporte d'une absence, et ne connaît que l'*autre*, c'est-à-dire un autre lui-même, un autre bâti à son image. Ne pouvant affirmer une singularité qui lui fait défaut, il tend à imposer à l'autre sa manière de voir et de faire, sans pouvoir accepter la moindre contestation. Il témoigne en définitive d'une quête désespérée de la transparence¹. Et de la même façon, il cherche avec acharnement à se rendre maître de ses origines, afin qu'elles lui permettent de savoir enfin qui il est: ses propos sur la langue maternelle s'inscrivent dans cette recherche.

Bibliographie

AULAGNIER P., Les deux principes du fonctionnement identificatoire : permanence et changement, in *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay, 1986, Payot, 1991, p. 411-422.

BARDENA TC., Paranoïa, paranoïaque, in ss. la direction de paRÛT A., *Manuel alphabétique de psychiatrie*, Paris, PUF, 1952, 30 éd.ition 1964, p. 408-410..

BRACKELAIRE J.L., *La personne et la société. Principes et changements de l'identité et de la responsabilité*, Bruxelles, De Boeck-Université, 1995, coll. Raisonances.

CASTORIADIS-AULAGNIER P., *La violence de l'interprétation. Du pictogramme à l'énoncé*, Paris, P.U.F., 1975.

FREUD S., *Aus den Anfängen der Psychoanalyse (1887-1902)*, tr. fr. *La naissance de la psychanalyse. Lettres à Wilhelm Fliess, Notes et Plans*, Paris, P.U.F., 1956, trad. Anne Berman.

FREUD S., *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten (1905)*, tr. fr. *Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988, tr. D. Messier.

FREUD S., *Psychoanalytische Bemerkungen über einen autobiographisch beschriebenen Fall von Paranoïa (dementia paranoides) (1911)*, tr. fr. Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (dementia paranoides) : le Président Schreber, in *Cinq psychanalyses*, Paris, P. U.F., 1954, p. 264-324.

FREUD S., *Aus der Geschichte einer infantilen Neurose (1918)*, tr. fr. Extrait de l'histoire d'une névrose infantile: l'homme aux loups in *Cinq psychanalyses*, Paris, P.U.F., 1954, p. 325-420.

FREUD S., *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse (1932)*, tr. fr. *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, tr. RM. Zeitlin.

GAGNEPAIN J., *Du Vouloir dire. Traité d'épistémologie des sciences humaines. Tome 1, Du signe. De l'outil*, Paris, Livre et Communication, 1990 (10 édition 1982 - repris par De Boeck, à Bruxelles, distribué en

1 La formule d'Antoine Vergote, qui fait de la paranoïa «le négatif de la négativité», paraîtrait sur ce point presque... transparente! C'est en effet d'une recherche de positivité qu'atteste le paranoïaque; il réifie, disions-nous plus haut, la présence. aussi bien la sienne que celle de celui auquel il s'adresse (1984, p. 322).

LA PATERNITÉ EN QUESTION

France par Belin) ; Tome 2, *De la personne. De la norme*, Paris, Livre et Communication, 1991 (repris par De Boeck, à Bruxelles, distribué en France par Belin) ; Tome 3, *Guérir l'homme. former l'homme, sauver l'homme*, Bruxelles, De Boeck, 1995, coll. Raisonances.

GAGNEPAIN J., *Leçons d'introduction à la théorie de la médiation*, Anthropo-logiques, 1994, 5, BCILL, Peeters, Louvain-la-Neuve. GAGNEPAIN J., *Mes Parlements*, 1, *Du récit au discours. Propos sur l'histoire et le droit*, Bruxelles, De Boeck, 1994, coll. Raisonances.

KAUFMANN P., *Psychanalyse et théorie de la culture*, Paris, Denoël Gonthier, 1974, bibl. Médiations.

KAUFMANN P., Paranoïa, in KAUFMANN P. (ss. la dir.) *L'apport freudien. Éléments pour une encyclopédie de la psychanalyse*, Paris, Bordas, 1993, p. 291-297.

KOJEVE A., *Introduction à la lecture de Hegel*, Paris, Gallimard, 1947, coll. Tel.

LACAN J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Le François, 1932, rééd. Seuil, 1975.

LACAN J., *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966.

LACAN J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973.

LACAN J., *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978.

LACAN J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981. LAISIS J., Dette et rupture, l'épistémologie, *Tétralogiques*, 5, 1988, p. 169-175, Actes de recherche de l'U.F.R. sciences du langage, Presses Universitaires de Rennes 2.

LE POUPON-PIRARD J., Le censeur n'est pas éthique. Questions au surmoi, in *L'éthique hors la loi. Questions pour la psychanalyse*, Bruxelles, De Boeck Université, 1997, p. 11-44.

MALEV AL J.c., *Folies hystériques et psychoses dissociatives*, Paris, Payot, 1981.

PIRARD R., *Anthropies. Prolégomènes à une anthropologie clinique*, Bruxelles, De Boeck-Wesmael, 1991, coll. de Pathoanalyse.

PIRARD R., Garantir la liberté. Une torture pour l'obsessionnel, in *L'éthique hors la loi. Questions pour la psychanalyse*, Bruxelles, De Boeck Université, 1997, p. 73-108.

QUENTEL J.c., *L'enfant. Problèmes de genèse et d'histoire*, Bruxelles, De Boeck, 1993, 2^o ed. 1997.

PIRANDELLO L., *Six personnages en quête d'auteur*, Paris, Gallimard, 1950, version française de B. Crémieux.

RENDERS X., *Le jeu de la demande. Une histoire de la psychanalyse d'enfant*, Bruxelles, De Boeck, 1991, coll. Oxalis.

RICŒUR P., *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

VERGOTE A., La psychose, *Études d'Anthropologie philosophique*, 1984, Paris, Vrin et Louvain, Peeters, p. 310-328.

DE W AËLHENS A., *La psychose. Essai d'interprétation analytique et existentielle*, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1972.